

Films marquants de la décennie 1998-2008

Gilles Marsolais, Marie-Claude Loiselle, Helen Faradji, Marcel Jean, Gérard Grugeau, Jacques Kermabon, André Roy, Robert Daudelin and Philippe Gajan

Number 139, October–November 2008

Le cinéma français dans tous ses états

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25274ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Marsolais, G., Loiselle, M.-C., Faradji, H., Jean, M., Grugeau, G., Kermabon, J., Roy, A., Daudelin, R. & Gajan, P. (2008). Films marquants de la décennie 1998-2008. *24 images*, (139), 26–27.

Films marquants de la décennie 1998-2008

6 mentions



L'esquive (2003)
d'Abdellatif Kechiche

Après *La faute à Voltaire* (2001), primé à Venise et ailleurs, qui a imposé l'acteur Abdellatif Kechiche comme un cinéaste à part entière, *L'esquive* fut à son tour une révélation. Ce film délicieusement déjanté imposait une pièce de Marivaux dans une cité de HLM en banlieue parisienne, peuplée de familles issues de l'immigration, et contrevenait ainsi aux règles établies, prenant à rebrousse-poil les pires clichés du cinéma français sur l'intégration. À juste titre, pour son regard renouvelé sur les minorités et l'actualisation de leur marivaudage par la grâce du théâtre, ce film tourné en mini DV avec des acteurs non professionnels a raflé une flopée de prix lors de la Nuit des César qui suivit. – **Gilles Marsolais**



Lady Chatterley (2007)
de Pascale Ferran

Une aristocrate et un garde-chasse, ce couple né il y a 80 ans sous la plume de D.H. Lawrence, s'engagent sur les chemins sinueux par lesquels ils apprendront peu à peu à s'affranchir de leurs prisons psychologique et sociale pour aller à la rencontre l'un de l'autre. En s'attardant à la découverte de l'érotisme et, à travers lui, d'une pure présence à l'autre et au monde, Ferran capte chaque instant avec une conscience sans cesse à l'affût du temps qui passe et façonne chaque état de l'être et de la nature. Une nature ici frémissante et fragile, où tout respire, palpète et qui semble inviter les âmes à se mettre à nu. Cette œuvre profonde et lumineuse s'offre à nous comme une ode à la vie et au fait de « vivre ensemble ». – **Marie-Claude Loiseau**



Rois et reine (2005)
d'Arnaud Desplechin

Nora, 35 ans, n'est pas très amoureuse, mais va se marier. Ismaël, lui, vient de se faire interner dans un hôpital psychiatrique. Il y a longtemps, ces deux-là se sont aimés. Mais Éros n'est jamais bien loin de Thanatos. C'est autour de récits parallèles à l'enchevêtrement complexe que Desplechin construit avec une ruse presque diabolique *Rois et reine*, film dont le poli brillant n'enlève rien à l'immense profondeur. Réunissant ses acteurs fétiches, Emmanuelle Devos et Mathieu Amalric, le cinéaste tisse sa toile avec une inventivité éblouissante, naviguant entre le cocasse, le burlesque, la tragédie et la mythologie sans jamais perdre une once de cohérence. Du grand art, à n'en pas douter. – **Helen Faradji**

5 mentions



Adieu (2004)
d'Arnaud des Pallières

Produit pour la télévision, *Adieu* est arrivé sur les écrans comme un sublime cadeau inattendu. Rarement a-t-on l'occasion de voir et d'entendre un film aussi

riche, d'une forme novatrice : l'entrelacement de deux récits qui ne se croiseront jamais, un usage créatif du son et de la parole, la coprésence du documentaire et de la fiction, etc. Entre un réfugié algérien faisant pour sa fille le récit de l'histoire biblique de Jonas et un fermier prospère qui perd tout intérêt pour la vie à la suite de la mort soudaine de l'un de ses fils, des Pallières tisse une toile aux motifs complexes appelant à la méditation. Cette œuvre d'exception trouve sa voie, unique, quelque part entre les figures tutélaires de Godard et de Pialat. – **Marcel Jean**



Notre musique (2004)
de Jean-Luc Godard

Les dix premières minutes de *Notre musique* organisent la rencontre cauchemardesque de toutes les guerres. Comment, après elles, la

beauté peut-elle encore exister sur les ruines du monde ? Entre le Sarajevo bien réel où se déroule le film, qui tente de naître du chaos, et la Palestine qui demeure ici comme une présence imaginaire douloureuse, portée par les paroles du poète Mahmoud Darwich, le champ et le contrechamp de l'Histoire se répondent. Sur fond d'un possible dialogue entre une image et une autre, entre un peuple et un autre, la beauté peut alors surgir simplement d'une attention extrême à la « musique » du monde, aux voix, aux visages telle qu'elle affleure dans ce film : le plus émouvant de JLG. – **Marie-Claude Loiseau**

4 mentions



L'humanité (1999) de Bruno Dumont

Le film qui a consacré Bruno Dumont comme l'un des grands plasticiens du cinéma contemporain. Entre rigueur et amplitude, un radicalisme pictural au service d'un absolu de l'image et d'une pensée inquiète qui creuse le mystère du monde en interrogeant les pulsions humaines et la métaphysique de l'être. Ce cinéma s'enracine dans un territoire charnel et une riche tradition intellectuelle (Péguy, Bernanos, Dostoïevski, Renan, Kierkegaard) pour mieux transfigurer le réel et accéder à une poésie supérieure. Puissance du cadre pour un parcours christique entre chute et rédemption avant d'ouvrir sur la grâce. Comme *Les anges du péché* de Bresson, référence suprême, *L'humanité* est le théâtre d'une « transfusion de sang spirituelle ». – **Gérard Grugeau**



On connaît la chanson (1997) d'Alain Resnais

Une fois de plus, Alain Resnais a surpris son monde en injectant, en play-back, des extraits de chansons populaires au fil des dialogues. À la

fois drôle et monstrueux, l'effet fait écho, sans systématisme, à la situation dramatique des personnages. Il apparaît aussi comme une improbable greffe, en d'autres termes un « montage », une confrontation de matières offerte à la contemplation et à l'entendement du spectateur, pour dire ici des choses qui ne collent pas : une distance entre ce qu'on rêverait d'être et ce qu'on est, une propension à projeter sur l'autre ce qu'il n'est pas, un art pour mentir aux autres et à soi-même. *On connaît la chanson* fut le plus grand succès de Resnais et a décroché sept Césars en 1998. – **Jacques Kermabon**



Beau travail (2000) de Claire Denis

Dès son premier film, Claire Denis s'est révélée comme une cinéaste d'hommes. Ceux-ci hantent son œuvre. *Beau travail*, raffiné et fascinant, paraît bien être dans son

cinéma l'acmé de la fixation du désir, du corps mâle comme machine de pulsions. Sur la pureté et l'instinct, l'innocence et la violence, c'est un film volcanique, parcouru de vibrations sensuelles et colorées. La relation ambiguë qui lie deux légionnaires est perturbée par l'arrivée d'un nouveau soldat, qui déclenche jalousie, haine, amour. Cette adaptation de *Billy Budd*, de Melville, exprime la vérité mystérieuse des hommes : matière du sensible, le corps voit son intégrité menacée par l'altérité du regard qui le fonde et ébranlée par l'inconscient homosexuel qui le traverse. – **André Roy**



Les amants réguliers (2005) de Philippe Garrel

Qui mieux que Garrel l'écorché aurait pu parler de Mai 68 ? Cinéaste de la douleur, il investit son fils Louis, la mère de celui-ci et même son père

(le grand comédien Maurice Garrel) de toute l'humanité et de tous les espoirs inscrits dans ces quelques semaines désormais devenues la honte du pauvre Sarkozy. Que le porte-parole de cette histoire, avec ses incohérences et ses naïvetés, soit un poète, n'est que logique. Que le noir et blanc (magnifique travail de William Lubtchansky), domaine privilégié de l'espace originel, voire ontologique du cinéma, soit ici employé est aussi rigoureusement logique. Jamais, depuis les actualités militantes tournées alors à chaud, a-t-on senti aussi fortement l'atmosphère de ces journées qui ont défini toute une génération. – **Robert Daudelin**



Sombre (1998) de Philippe Grandrieux

Que reste-t-il de *Sombre* dix ans après ? Le sentiment d'avoir été frappé par la foudre, par un cinéma physique, sensoriel à l'excès. Le récit

de la cavale de Jean, le tueur en série, et de la douce Claire, la vierge du sacrifice, semblait directement surgir de cette zone enfouie des peurs de notre enfance, celles du loup (pensons à la scène d'ouverture et à ces cris d'enfants). Film de l'inconscient refoulé, en quête malade d'une pureté rédemptrice, tant par son récit que par sa mise en scène, il fait table rase d'à peu près tout ce qui l'avait précédé, du moins en France. Conte initiatique pour adultes consentants, ce film d'horreur sublimé reste à ce jour l'une des œuvres les plus provocatrices (dans le sens positif) du cinéma actuel. – **Philippe Gajan**

Pour établir ce palmarès, nous avons demandé à chaque collaborateur d'établir une liste des dix meilleurs films français depuis dix ans, pour ensuite dégager les titres ayant recueilli le plus grand nombre de mentions.

Pour connaître les 10 choix de chacun de nos collaborateurs, consulter notre site au www.revue24images.com.